

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

LOUISE ABDEMA.
BAC.
G. DE BILLY.
Clermont-Gallerande.
CORDOVA.
DEBAT-PONSAN.
DEFAILLE.
FLAMENG.
FOURNERY.
GELIBERT.
H. GERBAULT.
LHERMITTE.
MARS.
MERATON.
HENRI PILLE.
ROCHEGROSSE.
M. DE SOLAR.
G. VOILLEMOT.
WAGREZ.
ZWILLER.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

JEAN ALESSON.
BONAVENTURE.
PAUL BONHOMME.
HENRI DE BORNIER.
P. DE CANTELAUS.
LOUIS COLLAS.
FR. COPPÉE.
E. DAUDET.
LOUIS ENAULT.
HENRI FOUQUIER.
H. GOURDON DE
GENOUILLAC.
ARSENÉ HOUSSEY.
H. DE KERHANT.
PIERRE MAEL.
JEAN DE NIVELLE.
MARCEL PÉVOST.
B^{ar}ON DE SPARE.
E. STOUILLIG.

L'ART
ET
LA MODE
JOURNAL
DE
LA VIE MONDAINE

Sommaire du **Numéro 53**

Art et Chiffons, par la baronne de Spare. Dessin de Félix Fourneyr.
Gazette héraldique, par H. Gourdon de Genouillac.
Un Vaincu, par Charles Fromentin. Dessin de E. Benner.
Revue de l'Année 1892 (suite). Texte et dessins de Maurice Marais.
Théâtre du Gymnase (Charles Demailly). Dessin de M. de Solar.
Le Christ aux Alyscamps (Conte de Noël), par Gaston Cerfberr.
A travers les Théâtres, par Edmond Stoullig. Dessins de G. de Billy.
Modèles de M^{me} Rhinn. Dessin de Nada.
Chronique financière, par Bonconseil.

Prix du numéro : 1 franc ; avec gravure coloriée : 1 fr. 25
A l'Etranger, le port en sus.
Un numéro tous les samedis.

On s'abonne aux bureaux de *l'Art et la Mode*, dans tous les bureaux de Poste et dans toutes les grandes librairies de l'Etranger.
Voir en haut de la dernière page, les conditions d'abonnement.

Rue Halévy, n° 8, en face l'Opéra.
Ayuntamiento de Madrid

Agrafes DE LONG



VOYEZ DONC
CE RESSORT!

N'achetez que les
cartes portant en tête:

"The DE LONG HOOK and EYE"

Il y a des imitations, mais aucune
n'est comparable à

"l'Agrafe "DE LONG"

NI FROID NI AIR par les portes et croisées.
Pose de BOURRELETS
invisibles et de plinthes. JACCOUX, 37, rue l'Ecliquier.

POUDRE CHANDRON

Infailible contre
MAUX D'ESTOMAC, MAUVAISES DIGESTIONS
et TOUTES GASTRALCIES
Ph^{le} CHANDRON, 43, rue de Lyon, Paris
ET TOUTES PHARMACIES
Envoi de la brochure explicative franco.



CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année
des billets d'excursion comprenant les trois itiné-
raires ci-après, permettant de visiter le Centre de
la France et les stations thermales et hivernales
des Pyrénées, et du Golfe de Gascogne.

1^{er} ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Mar-
san, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montré-
jeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-
Nestlas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2^e ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont de-Mar-
san, Tarbes, Pierrefitte-Nestlas, Bagnères-de-
Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Tou-
louse, Paris.

3^e ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne,
Pau, Pierrefitte-Nestlas, Bagnères-de-
Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse,
Paris.

Durée de validité : 30 jours.

Prix des Billets : 1^{re} cl. 163 fr. 50 — 2^e cl. 122 fr. 50

La durée de ces différents billets peut être pro-
longée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours,
moyennant paiement, pour chaque période, d'un
supplément de 10 % du prix du billet.

Il est délivré, de toute gare des Compagnies
d'Orléans et du Midi, des billets **Aller et Retour**
de 1^{re} et 2^e classe à prix réduits, pour aller re-
joindre les itinéraires ci-dessus, ainsi que de tout
point de ces itinéraires pour s'en écarter.

AVIS. — Ces Billets doivent être demandés au
moins 3 jours à l'avance.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

FÊTES DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN

A l'occasion des Fêtes de Noël et du Jour de l'An,
les billets d'aller et retour à prix réduits délivrés:

1^o du 22 au 25 Décembre 1892, seront tous indis-
tinguement valables jusqu'aux derniers trains de la
journée du 28 Décembre;

2^o du 28 Décembre au 1^{er} Janvier 1893, seront tous
indistinctement valables jusqu'aux derniers trains
de la journée du 5 Janvier.

Chaque période de validité fixée ci-dessus pourra
de plus être prolongée à deux reprises et de moitié
(les fractions de jour comptant pour un jour) moyen-
nant le paiement, pour chaque prolongation, d'un
supplément égal à 10 0/0 du prix des billets.

Bien entendu, les billets d'aller et retour conser-
veront la durée de validité qui leur est attribuée par
le tarif spécial (G. V.) N° 2, lorsqu'elle sera supé-
rieure à celles fixées ci-dessus.

Maux d'Estomac, Anémie, Sang pauvre
Fièvres rebelles
QUINA-LAROCHE
6 MÉDAILLES D'OR RÉCOMPENSE 16,600 FR.
LE MÊME LE MÊME
FERRUGINEUX (Paris, 22 et 19, rue Drouot, et Ph^{le}) PHOSPHATÉ

Chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs
de France et de l'Etranger.
La VELOUTINE
Poudre de Riz spéciale
PRÉPARÉE AU BISMUTH
Par **CH. FAY**, Parfumeur, 9, rue de la Paix, 9, PARIS

Quarante-unième Année + L'ORCHESTRE + 29, r. N.-D.-de-Nazareth

Programme spécial des Théâtres et Concerts.
Deux éditions par jour, et une édition spéciale de
Concerts.

L'Orchestre est, depuis 41 ans, le véritable jour-
nal officiel des Théâtres et Concerts. Il enregistre,
avec une exactitude rigoureuse, tous les change-
ments dans la composition de chaque spectacle et
dans la distribution des rôles. — Un bulletin de
Bourse et des Nouvelles financières complètent ce
précieux Journal.

Un numéro spécimen est envoyé sur demande accompagnée d'un timbre pour la réponse.
Les abonnements doivent être adressés au nom de Madame A. Saint-Amé, directrice, 29, rue
Notre-Dame-de-Nazareth.

PRIX DE L'ABONNEMENT QUOTIDIEN:
Deux éditions de théâtres:
l'une à 8 heures du matin, l'autre l'après-midi
et une édition spéciale des concerts.
Un an, 40 f. — 6 mois, 24 f. — 3 mois, 14 f.
1 mois, 4 f. 50. — 15 jours, 2 f. 50. — Un numéro, 20 c.
PRIX DE L'ABONNEMENT HEBDOMADAIRE:
Le journal est envoyé tous les mardis.
PARIS..... un an, 8 fr. — 6 mois, 4 fr. 50
Départements... un an, 9 fr. — 6 mois, 5 fr. 50
ÉTRANGER..... un an, 11 fr. — 6 mois, 6 fr. 50
Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON
LONDRES Par ROUEN, DIEPPE
de PARIS à et NEWHAVEN
En 9 HEURES 1/2 par Service de JOUR. — En 11 HEURES par Service de NUIT
SERVICE A HEURES FIXES TOUTE L'ANNÉE:
Départs de Paris-Saint-Lazare: 9 heures du matin et 8 heures 50 minutes du soir.
Billets simples, valables pendant 7 jours
1^{re} CLASSE 2^e CLASSE 3^e CLASSE
41 fr. 25 30 fr. » 21 fr. 25
Plus 2 fr. par billet pour droits de port à Dieppe et à Newhaven
Billets d'aller et retour, valables pendant un mois
1^{re} CLASSE 2^e CLASSE 3^e CLASSE
68 fr. 75 48 fr. 75 37 fr. 50
Plus 4 fr. par billet pour droits de port à Dieppe et à Newhaven

VIN MARIANI
A la COCA du PEROU
Le plus efficace des TONIQUES et des stimulants
Le RÉPARATEUR par EXCELLENCE
des Organes de la digestion et de la respiration.
Le TENSEUR des cordes vocales.
Préférable au Quinquina, dont il n'a pas les propriétés échauffantes, il est
le ROI des ANTI-ANÉMIQUES
Son goût délicat l'a fait adopter comme Vin de dessert;
il rend ainsi, sous une forme agréable, la force et la santé.
Pharmacie **MARIANI**, 41, 8^e Haussmann, et toutes Pharmacies

DIAMANTS LÈRE-CATHELAIN

IMITATION PARFAITE ET INALTERABLE DU VRAI DIAMANT

La maison n'ayant ni succursales, ni dépôts, ni agents en province et à l'étranger, se méfier des articles vendus sous son nom
Les Seules Maisons de Vente sont: 97, Bd. Sébastopol et 21, Bd. Montmartre — PARIS — Catalogue illustré franco

La Direction ne répond pas des manuscrits non insérés.

Art et Chiffons



Le bilan d'une année est chose importante autant qu'intéressante, tant les événements s'accomplissent rapidement ! Demain va s'ouvrir une ère nouvelle, et les choses passées revêtiront comme un cachet de vétusté.

Qu'a-t-on fait pour la mode dans l'année qui se termine aujourd'hui ? Au commencement, on a cru que l'on allait assister à la résurrection complète du XVIII^e siècle ; le XIX^e semblant trop rapproché, on a voulu récu-

ler jusqu'à l'Empire et au Directoire. Mais l'on s'est arrêté à mi-chemin, et c'est plutôt la mode 1830 qui a obtenu quelques succès. Les grands couturiers ont bien essayé d'entamer toutes les époques ; mais, comme il y a peu d'entente dans la confrérie, il en est résulté que chacun a créé un type différent, ce qui a donné naissance à une cacophonie qui dérouté les plus audacieux.

Ce que je constate de plus en plus, c'est la promptitude avec laquelle une mode en chasse une autre. Pendant quelques jours encore, on s'occupera de ce qui se porte à Paris, puis les flots bleus de la Méditerranée deviendront le point de mire des hautes élégances. Nice est déjà peuplée de grands noms, et qui dit Nice, dit Monte-Carlo, cet Eden des désœuvrés, cette succursale des grands boulevards. Dans une quinzaine de jours, un bal superbe sera donné à bord du « Formidable », en rade de Villefranche, et je sais que déjà nombre de misses et de ladies, la bouche en cœur, briguent l'honneur d'y être invitées ; deux mille cartes seront lancées, et toute la haute société française y sera représentée. Aussi est-ce avec fièvre que les dames préparent leurs plus jolies toilettes, car rien ne doit être aussi imposant, aussi grandiose qu'un bal sur un vaisseau de guerre, surtout quand il s'appelle le « Formidable ».

La jolie princesse de B.... s'est fait faire, pour cette fête, une toilette Empire, en satin antique rose, recouverte d'une robe Empire en gaze de soie rose dont le bas est brodé d'argent. Pour cette broderie, on emploie aussi les paillettes aux feux étincelants. Ceinture très élevée, également brodée d'argent ; manches gigot, en satin, et, sur l'épaule, deux hirondelles posées dans des guirlandes de roses.

Ce qui domine comme ornements des plus jolies toilettes, ce sont les broderies d'or, les pierreries, les appliques d'émeraudes, les pavés ; mais souvent aussi, ce sont de petits morceaux d'étoffes très riches lamées d'or, d'argent, de cuivre ou d'acier poli, ce qui a donné naissance à la chanson des paillettes :

Paillette aux toquets,
Aux petits corsets,
Aux grands chapeaux,

Aux fins bandeaux,
Aux rubans,
Aux turbans!
On ne voit rien sans
Paillette!

Que l'on adopte le genre Empire, qui a certains rapports avec le grec, l'antique, ou que l'on préfère le 1830, il faut éviter de tomber dans les exagérations qui sont les avant-coureurs du mauvais goût. Nous ne sommes plus, heureusement, au temps où une femme, pour être réputée élégante, devait avoir trois cent soixante-cinq coiffures, autant de paires de souliers, six cents robes, et seulement douze chemises, car la robe Empire ne demandait qu'un faible concours à la lingerie. Une telle profusion est devenue inutile, grâce à l'habileté du couturier auquel une femme confie le soin de ses toilettes, grâce à l'élégance, à la perfection avec laquelle une artiste comme M^{me} Carlier sait vous tourner un chapeau séante. Ses chapeaux de visites sont prêts; ils ne ressemblent pas aux chapeaux de théâtres qui sont plus légers, plus dorés, plus brodés, plus pailletés, tandis que les premiers sont empanachés de petits bords de plumes, et surélevés par des paradisiés ou des aigrettes. En ce moment, les merveilles succèdent aux merveilles dans les salons de l'avenue de l'Opéra; mais elles n'y séjournent pas longtemps, car elles sont expédiées au fur et à mesure à Cannes où M^{me} Carlier vient d'installer une succursale, 56, rue d'Antibes. Là, comme à Paris, elle tiendra le sceptre de la mode, et ainsi sa riche clientèle qui émigre vers la côte azurée, n'aura plus besoin de s'encombrer de chapeaux qui ne répondent pas toujours à ses fantaisies, à ses caprices. Le grand chic, sur le littoral méditerranéen, c'est le chapeau de peau avec mimosas et orchidées, et aussi le chapeau de paille bordé de plumettes, avec appliques en pierreries et roses de velours.

Que vous souhaiter, chères lectrices, pour terminer dignement cette année, et pour commencer la nouvelle? A quoi une femme tient-elle le plus? à ne pas vieillir, à arrêter constamment le calendrier sur la note du succès.

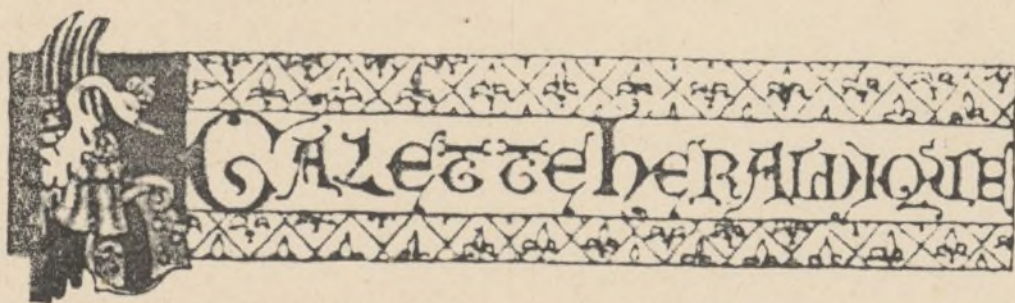
Cela est difficile, mais non impossible, car la jeunesse est trop vite remplacée pour qu'on n'ait pas cherché à la retenir le plus longtemps possible. Demandez donc comme étrennes la chose la plus agréable, la plus utile, la plus coquette qui se puisse voir: c'est une petite boîte en vermeil avec incrustations de pierres fines, et contenant tout simplement la fameuse Veloutine de Ch. Fay, avec sa petite houppe. C'est un présent que la femme la plus puritaine, la plus collet-monté, ne saurait refuser; et si la Veloutine vous donne le moyen, à vous, mesdames, de fixer, pour ainsi dire, la beauté sur vos traits, elle permet à la plus laide moitié du genre humain de se montrer galants chevaliers en vous offrant ce merveilleux produit pour lequel Ch. Fay a commandé des boîtes en orfèvrerie anglaise de la plus grande richesse.

Je vous ai déjà vanté, il y a huit jours, les succulents bonbons de Devinck, et ses jolies créations en sacs, paniers, corbeilles, dignes en tous points de figurer sur les tables les plus élégantes. Il y a maintenant aussi, 76, rue Lafayette, et 175, rue Saint-Honoré, des coffrets, des plats, des bouquets en belle majolique, et dont l'art consiste à masquer des chocolats d'un goût inoubliable. Offrir de pareilles étrennes, c'est les offrir doublement. En entrant chez Devinck, on se connaît un péché nouveau, la gourmandise; mais en présence de telles tentations, le pardon est tout accordé. Beaucoup de personnes donnent des five o'clock se composant exclusivement de chocolats, de thé, auxquels on ajoute souvent une boîte de cacao ou de pur caraque, quelques paquets de croquettes, des pralinés, des bonbons assortis, et c'est dans ces occasions-là que les produits de Devinck sont le plus appréciés.

Mais je m'aperçois que je vous donne des conseils dont vous n'avez pas besoin. Aussi je me hâte, pour terminer, de vous présenter tous les souhaits les plus sincères de

Votre fidèle admiratrice et correspondante

Baronne de SPARE



Monsieur le vicomte de Sesmaisons, officier de cavalerie, épouse Mademoiselle Guibourg.

La famille de Sesmaisons appartient à l'ancienne noblesse de Bretagne; elle possédait plusieurs fiefs de son nom au comté de Nantes.

Un de ses auteurs fut Jean de Sesmaisons qui assista, en 1057, à une assemblée tenue par Eudon, duc de Bretagne, sa filiation authentique commence à Jean, seigneur de Sesmaisons et de la Sauzinière, chevalier, vivant en 1230.

Hervé de Sesmaisons, chevalier, suivit le roi saint Louis à la première croisade.

Claude-François, marquis de Sesmaisons, né le 29 mai 1709, épousa Marie-Gabrielle-Louise de la Fontaine Solare, il eut deux fils: 1^o Claude-François-Jean-Baptiste-Donatien, qui épousa Renée-Modeste de Goyon, il forma la branche aînée;

2^o Louis-Henri-Charles-Rogatien, auteur de la branche cadette.

Cette importante famille est aujourd'hui représentée par:

Le marquis de Sesmaisons, marié à N. de Chabrol-Chaméane;

Le comte Hervé de Sesmaisons, ministre plénipotentiaire, et la comtesse;

Le général comte Rogatien de Sesmaisons, marié à N. Taurinat de Tilière, dont:

1^o Gabriel-Albert-Marie de Sesmaisons, marié le 1^{er} décembre 1891, à Jeanne-Marie-Renée de Trédern;

2^o Le futur époux;

Le comte Jean de Sesmaisons, marié à N. de Touchimbert.

ARMES: de gueules, à trois tours de maison d'or.

H. GOURDON DE GENOUILLAC.





Dessin de E. BENNER.

UN VAINCU

Charles Bréville — de son vrai nom Prosper Legourdois, — fut, avant les années de la guerre et de la défaite, un des acteurs de drame les plus applaudis. La plupart des rôles qu'il créa au boulevard ont été marqués par lui d'une touche large et puissante, qui emportait le succès. Il s'essaya, en outre, après Frédérick-Lemaître, après Sanson, dans les grands rôles du répertoire moderne. S'il ne parvint pas à faire oublier ses devanciers, du moins ne fut-il pas écrasé par le souvenir de ces maîtres; et même les comparaisons, que le public et la critique ne manquèrent pas d'établir, ne tournèrent pas

à son désavantage, car il avait une « manière » personnelle, rendant différemment les « types » réalisés avant lui, un jeu qui lui appartenait en propre, ni copie, ni plagiat.

Bréville fut donc, avec un certain nombre d'artistes en vogue de l'époque, l'enfant chéri des Parisiens.

Survint la guerre franco-allemande, qui surprit l'artiste en plein talent et en pleine popularité. Les théâtres fermèrent aux premiers coups de canon de l'ennemi. Beaucoup d'artistes s'enrôlèrent patriotiquement pour la durée de la guerre sous les drapeaux de la patrie me-

née. Bréville fut un des premiers qui donnèrent cet exemple, et, ayant servi autrefois comme lieutenant, fut incorporé, en cette qualité, au corps d'armée de Metz. Il prit part à tous les combats qui se livrèrent sous les murs de la ville. Il se battit avec courage, fut fait capitaine et décoré de la croix d'honneur sur le champ de bataille.

Les événements se précipitèrent. Le cercle de fer dans lequel le feld-maréchal allemand cherchait à emprisonner la citadelle, réputée imprenable, resserrait chaque jour davantage ses chaînons. Metz fut investie, l'armée qui la défendait bloquée dans la ville. Elle essaya bien quelques sorties, refoulant chaque fois victorieusement l'ennemi. Alors il se produisit ce phénomène : quand on s'éloignait des lignes de défense, qu'on se lançait à la poursuite de l'ennemi qui fuyait, éperdu, la retraite sonnait et les assiégés devaient rentrer dans la place, sans comprendre ! Bientôt, cependant, il ne fut plus permis de douter, et le mot infâme de trahison, visant le chef de la défense, circula parmi les officiers, passa dans les rangs des soldats.

Une opposition sourde, partielle d'abord, qui devait grandir et s'étendre, s'organisa contre le maréchal. Parmi les officiers qui la fomentèrent, le capitaine Legourdois se montra des plus résolus. Des conciliabules eurent lieu, secrètement. La conduite à tenir y fut examinée. Des résolutions extrêmes furent proposées. Par d'autres, le principe du respect hiérarchique fut invoqué. Sur l'avis de quelques vieux généraux, notamment d'un vétéran de l'armée d'Afrique, la théorie de l'abstention prévalut et, finalement, fut adoptée.

Alors se passa une chose inouïe, monstrueuse : les préliminaires de la capitulation s'engagèrent, puis Metz se rendait et cette armée de cent mille hommes se constituait prisonnière, presque sans avoir combattu. Le capitaine Legourdois sentit plus que tout autre, au moins autant que tout autre, l'amertume de cette situation. Mais, quand eut lieu la remise du drapeau à l'ennemi, il eut la satisfaction de voir le colonel de son régiment, qui partageait ses sentiments, plutôt que d'amener son aigle prisonnière, la faire brûler par un sergent, en présence des officiers et sous-officiers rassemblés et frémissants.

Legourdois fut emmené avec ses compagnons d'armes en captivité en Allemagne. Il refusa d'être prisonnier sur parole et fut enfermé dans une forteresse. Il parvint à s'en évader avec un sergent.

Après huit jours de périls et de souffrances sans nombre, les deux hommes arrivèrent à Paris. Par le fait de la reddition de Metz, la capitale avait vu sa route ouverte, de sanglants combats s'étaient livrés aux alentours, et, après une défense héroïque, elle avait dû imiter l'exemple de la vieille cité lorraine. La paix avait été signée, — une paix qui nous coûtait deux de nos provinces et cinq milliards.

Lorsque Prosper Legourdois foula de nouveau l'asphalte des trottoirs, la guerre de la veille, ses effroyables boucheries étaient déjà presque oubliées. Oubliées aussi les scènes sauvages de la Commune, l'incendie des monuments publics, l'assassinat des otages, la lutte fratricide dans les rues dépavées ; enterrant à la hâte ses morts, la cité était retournée à ses amusements et à ses plaisirs avec autant de promptitude et de vaillance qu'elle avait

couru aux remparts. Les théâtres étaient rouverts et avaient renouvelé leur répertoire, comme, aussi, une partie de leur personnel. La mort avait fait des victimes dans les rangs et plusieurs artistes étaient tombés glorieusement à l'ennemi ; d'autres avaient disparu, et, à côté des vieilles célébrités, de jeunes réputations s'étaient fait jour. Prosper Legourdois voulut reprendre sa place au boulevard, mais ne put y parvenir. Charles Bréville était aussi presque oublié. Il avait été remplacé à son théâtre. D'ailleurs, les fatigues de la campagne, les souffrances de la captivité l'avaient alourdi et il n'avait plus la même puissance de moyens. Sa dignité personnelle, le souci de son ancienne réputation lui interdisaient d'accepter le second rang sur des scènes qui avaient été le témoin de ces succès passés.

Force lui fut de tourner ses yeux du côté des scènes de banlieue. Il y put trouver engagement et il parut successivement sur les planches de divers théâtres de second ordre. Le populaire l'accueillit avec faveur, le souvenir des lauriers obtenus avant la guerre par l'artiste revint vite à l'esprit de son nouveau public. On savait aussi qu'il s'était courageusement conduit pendant la campagne. Au surplus, bien que le niveau du talent de l'acteur eût baissé, que son jeu eût perdu une partie de son ampleur d'antan, il avait encore, par éclairs et au travers de moments d'indéniable défaillance, des à-coups de superbe et lyrique envolée. Seulement, une particularité bien curieuse se manifesta soudainement chez lui.

Le vieux soldat n'avait pas perdu le souvenir, lui, des tristesses de la patrie en sang, des trahisons qui l'avaient livrée à l'ennemi. Ce souvenir s'était incarné dans son cerveau, absorbant toutes ses pensées. Sous l'obsession de cette idée, la hantise de ces visions, et par un phénomène déjà observé, l'ex-capitaine en était venu à ne plus vouloir jouer que des rôles de traître. Il les rendait avec l'exagération de son tempérament d'artiste romantique et *vieux jeu*, qui contrastait avec la manière froide, en dedans, qui est le propre des comédiens de l'heure actuelle. S'enfonçant dans le tréfond des profondeurs du rôle, il le « poussait » d'un élan, d'une seule venue, avec l'emportement d'Oreste tourmenté par les furies, toutes voiles dehors... Sa manie fut vite connue et, de toutes parts, on vint, comme aux beaux jours d'autrefois, voir et applaudir Bréville. Seulement, quand il eut épuisé tout le répertoire, il fallut le renouveler, et le comédien fut la providence des jeunes auteurs, trop heureux de débiter avec des pièces faites suivant les formules chères à Anicet Bourgeois et à M. d'Ennery.

Un jour il joua son rôle avec tant de nervosité, de fougue, fit ressortir avec un tel relief le caractère fourbe du traître, qu'il produisit un moment illusion sur l'esprit naïf de son public habituel, qui crut que « c'était arrivé ». Les sifflets partirent tout seuls, simultanément, de différents endroits de la salle et roulèrent en cascades pendant quelques minutes. Les exclamations, les interjections, les apostrophes directes, même, se croisèrent par-dessus la tête de l'acteur. Lui ne s'étonna pas de cette hostilité de surprise, ne se laissa nullement démonter. Il puisa au contraire dans cette résistance une énergie plus forte, s'enfonça davantage dans la peau de son personnage, eut des vibrations inusités et fut véritablement très beau.



Quand le rideau se fut baissé sur le coup de poignard final qui, dans tout drame populaire qui se respecte, doit débarrasser la patrie et la société du traître obligatoire — obligatoirement occis, par suite, — la salle s'écoula, houleuse. Au dehors, massée devant la porte de sortie des artistes, une foule assez compacte d'habitues attendait Bréville, lui ménageant une petite ovation pour, une fois la première émotion passée, l'amener à oublier la scène de l'intérieur, lui faire sentir que la réprobation allait au rôle, non à l'acteur.

Mais Bréville calma les applaudissements qui commençaient à éclater. Il monta sur une borne, obtint le silence d'un geste, et harangua la foule. Il lui parla de son sujet favori, la dernière guerre. Il conta l'envahissement du sol de la patrie, les batailles du début, les premières victoires et les revers premiers — plus nombreux, hélas! — il dit la trahison des chefs, la honte de la capitulation, les souffrances de l'armée prisonnière là-bas, l'arrachement de nos provinces et de nos milliards, il montra la plaie saignant encore au flanc de notre France...

Il parla longtemps et fut éloquent. Il fit vibrer en l'âme de ses auditeurs le désir, l'attente exacerbée de la revanche prochaine. Sous le comédien, il découvrit un tribun, sous le tribun, un apôtre!

Et la foule des braves travailleurs rassemblés là se dispersa peu à peu, cette fois sans un mot, sans un signe, gardant au cœur, en une double irradiation, le souvenir des luttes héroïquement soutenues, et, malgré tout, l'impression des espoirs entrevus....

Ce fut le dernier triomphe de Charles Bréville. Le comédien se faisait vieux et on voulut, à son théâtre, l'arracher à sa spécialité, à sa manie. Le moment approchait où, bon gré mal gré, il lui faudrait incarner les pères nobles. On essaya, pour l'y amener, de lui confier des « rôles en dehors ». Le vieil artiste laissa faire. Hors la scène, ce n'était plus le même homme. Une fois sur les planches, son métier « l'empoignait ». Aussi n'alla-t-il pas loin dans la voie nouvelle où on le voulait engager. Les choses se gâtèrent, dès le premier soir. Berville

était chargé de suivre à la trace pendant les cinq actes, sans parler du prologue, le traître de la pièce et de le démasquer vers minuit moins dix.

Le comédien, par un fait bizarre d'auto-suggestion, prit son rôle trop au sérieux. Au moment où, saisissant l'acteur, il devait lui crier : « Cette fois je te tiens, tu vas périr, gredin ! » il l'empoigna avec une telle force qu'on put craindre sérieusement qu'il ne l'étranglât, et le régisseur — un autre type, celui-là, chargé dans les pièces militaires de dire aux figurants ces seuls mots : « Soldats, l'Empereur vous regarde ! » ou autres approchants, — dut le lui retirer des mains. Il fallut arracher à la scène l'artiste trop convaincu, qu'on emmena dans la coulisse, la raison perdue, tandis que la toile se baissait au milieu d'une émotion indescriptible.

Il mourut à Sainte-Anne.

Le jour de ses obsèques, des curieux, ouvriers du quartier en bourgeron, passants en jaquette, femmes en cheveux, pour la plupart, rassemblés auprès de l'église, contemplaient le cortège. Ce public ignorait qui on enterrait là. On ne savait pas que le comédien fût mort à l'asile des aliénés. Dans le convoi, fort simple et qui avait lieu de grand matin, il se trouvait quelques rares journalistes et les camarades de théâtre de Bréville, reconnaissables, les hommes, à leur visage rasé et glabre, les femmes, à leur masque de plâtre.

— Tiens, fit quelqu'un dans la foule, l'enterrement d'un *cabotin* !

En ce moment survenait un officier qui, se trouvant un peu en retard, rejoignait le convoi à l'église. Il connaissait la vie intime de Bréville avec qui il se trouvait lié, sa marotte persistante depuis la défaite, sa triste fin à la maison des fous. Il entendit la réflexion. Alors, il nomma Bréville, et, soulevant son képi, se tourna vers le groupe, grave et digne :

— Saluez, messieurs, fit-il, c'est le convoi d'un vaincu qui passe!....

Charles FROMENTIN.

REVUE DE L'ANNÉE

1892 (Suite)⁽¹⁾

SCÈNE VIII

Les portes sont violemment secouées, les fenêtres et les vitres tremblent, des chocs violents bouleversent les meubles; apparaît à la porte, renversant l'huissier, une femme sordide, échevelée!

(La Mode se réfugie dans les bras de l'Art qui, tout heureux de l'aubaine, lui fait un rempart de son corps).

L'ART. — Qui êtes-vous? Vous ne pouvez pas vous faire annoncer? En voilà une façon d'entrer chez les gens sans frapper!

LA DYNAMITE. — Sans frapper! si on peut dire! Moi! la Dynamite!!!

LA MODE. — Je vous en prie, mon ami, allons-nous-en!

L'ART. — Mais non! c'est elle que nous allons faire partir!

LA MODE. — Ne faites pas ça!!!

LA DYNAMITE. — Voyons, la p'tite mère, calmez-vous! Vous



savez bien que je n'ai jamais rien fait à la presse! elle m'est trop utile pour raconter mes exploits!

L'ART. — Enfin, je sais bien qu'avec vous on ne discute pas, mais qu'est-ce que vous voulez?

LA MODE. — Je vous en prie! parlez lui plus doucement, vous allez la faire éclater.

LA DYNAMITE. — Vous voyez bien qu'il n'y a pas *mèche*! quand on sait s'y prendre avec moi, j'suis douce comme un mouton. Et puis, j'ai mes petites sœurs, car nous sommes nombreux dans la famille: la *Panclastite*, la *Roburite*, la *Mélinite*; je les ai amenées avec moi. Voulez-vous les voir?

L'ART. — Non, bien aimable, trop aimable! je vous en prie, ne les dérangez pas; et même, si vous vouliez aller les retrouver, vous nous feriez le plus grand plaisir.

(La Dynamite, après quelques éclats de voix, se décide à sortir).

(1) Voir le numéro du 24 Décembre 1892.

Toilette portée par M^{me} R. Sisos. — Blouse bouffante, en velours marron, sur une ceinture en drap côtelé beige, faisant corsage pointu devant et derrière. Jupe longue en drap côtelé terminée dans le bas par un gros rouleau en peluche marron. — Capote ourlée de zibeline contournant une aigrette de guipure d'or avec des choux de ciel. — Création de Virot.

LE SCANDALE
Journ. nat. Quotid.



CHARLES DEMAILLY.
Théâtre du Gymnase

Toilette de bal portée par M^{me} Demarsy. — Robe princesse, absolument ajustée, en pékin vert d'eau et blanc. Cette robe est recouverte d'une blouse Empire brodée de nacre; la blouse est serrée sous les bras par une haute ceinture turque en pierreries. Manches bouffantes en velours vert, avec entre-deux de pierreries. Bouquets de roses, faits en velours, imitant les fleurs.

Toilette portée par M^{me} Alker. — Corsage et jupe en drap palombe. Empiècement, manches, draperie de corsage et bas de jupe en velours glace vert émeraude. Bras-sière de perles d'améthyste et de cabochons d'opales et de turquoises. Ceinture échelle en perles et cabochons entourant la taille et tombant devant. La jupe excessive-ment large. Toquet fait d'ailes de topioj hères.



Dé-habillé porté par M^{me} Raphaëlle Sisos. — Blouse de linon églantine thé recouverte d'une robe princesse mi-ajustée en pékin blanc et églantine thé faisant rayures sur lesquelles courent des gerbes de roses. Ceinture de velours mousse serrant le dos de la blouse qui est en linon plissé églantine thé.

Toilette portée par M^{me} Demarsy. — Blouse de velours satin bleu turquoise; boléro et ailes d'épaules en broderie turque. Grand collier de perles descendant très bas. Devant, tablier de guipure. Chapeau de paille verte, bouquet de violettes de Parme et rubans roses.



Toilette portée par M^{me} X... — Corsage et jupe en lainage blanc, entièrement recouvert de rubans de moire blanche pointillés de noir. Chapeau capeline d'Italie orné de plumes blanches et de choux de velours rose.

Marie de Solar



L'ART. — Huissier, accompagnez Madame! l'escalier est un peu raide, ne la bousculez pas! faites attention qu'elle ne se cogne nulle part... (bas) et puis tâchez de la reconnaître — dorénavant nous n'y sommes jamais pour elle!

SCÈNE IX

De douloureux gémissements se font entendre à la cantonnade; des soupirs entrecoupés de sanglots montent tristement dans

la cage de l'escalier et viennent expirer au seuil des salons.

L'ART. — Encore quelque chose de peu folâtre!

LA MODE. — Quelle année! tous plus lugubres les uns que les autres!

L'ART. — Recevons-les quand même! quittez à ne pas les garder longtemps s'ils nous ennuiant.

L'HUISSIER (annonçant). — Ce sont les victimes de l'année!

LA MODE. — Quelles victimes!

L'HUISSIER. — Je n'ai pu en tirer d'autres renseignements.

L'ART. — Introduisez!

Entre une bande de pauvres gens piteux et désolés. Toutes les classes de la société se trouvent là pêle-mêle. Parmi eux quelques chiens hurlant, un aveugle et un cul-de-jatte!

L'ART. — Les voilà bien, les gaités de l'année!

LA MODE. — Je vous en prie, mon cher! expédiez-les vivement, ils sont trop navrants.

L'ART. — Voyons d'abord le plus malheureux! (au cul-de-jatte) Approchez, mon ami! Est-ce de naissance que vous êtes ainsi à roulettes?

LE CUL-DE-JATTE. — Oh! non! Monsieur.

LA MODE. — Pauvre homme! Victime d'une explosion, sans doute?

LE CUL-DE-JATTE. — Oh non! madame! Je suis simplement une des gloires de l'année! Le vainqueur de la course Paris-Belfort!

L'ART. — Je croyais que c'était une course à pied! Je vois qu'on pouvait y aller en voiture.

LE CUL-DE-JATTE. — Mais pas du tout, Monsieur! J'avais des jambes plus longues que les vôtres! C'est dans le trajet qu'elles se sont usées. C'est en arrivant au but qu'un complaisant Belfortais me l'a fait remarquer. L'entraînement était tellement merveilleux que je ne m'en étais même pas aperçu!

LA MODE. — Comme l'usage intelligent des sports vous transforme un homme!

L'AVEUGLE. — Eh bien! et moi, le vainqueur du concours de micrographie...

L'ART. — Vous avez dit?

L'AVEUGLE. — De micro-gra-phie!

L'ART. — J'avais bien entendu! mais je n'ai pas compris.

L'AVEUGLE. — Vous savez bien, le fameux concours organisé par le journal « l'Eclair » pour faire tenir le plus de mots possible sur une carte postale.

LA MODE. — Ah! c'est ça la micrographie! et à quoi ça sert-il?

L'AVEUGLE. — A peu près à la même chose qu'une immense course à pied ou en bicycle.



L'ART. — Dame, après avoir amélioré les pieds, c'était bien juste qu'on encourageât les mains!

LA MODE. — Et alors, à ce concours de « l'Eclair » vous y avez gagné un prix et... d'être devenu aveugle!

L'ART. — Ah! on a bien raison de dire que l'éclair brûle la vue! Et qu'est-ce que vous allez devenir, car les ponts à aveugles paraissent bien encombrés?

L'AVEUGLE. — On m'a promis une bonne place dans la police.

L'ART. — Et vous, citoyen cul-de-jatte?

LE CUL-DE-JATTE. — Moi aussi! C'est lui qui surveillerait les cambrioleurs, et moi qui les poursuivrais!

L'ART. — Quelle admirable institution que cette police municipale de Paris!

LE CHIEN. — Ouah! Ouah! Ouah! Ouah!..

L'ART. — De quoi se plaint-il, celui-là? S'il n'a pas amené d'interprète, du diable si nous arriverons à nous comprendre!

LA MODE. — Permettez, mon ami, je sais ce qu'il veut dire.

L'ART. — Pas possible! Vous! Vous parlez chien?

LA MODE. — Moi! quoi d'étonnant? La mode et... le... chien ne sont-ils pas un peu parents? C'est en entendant parler de police qu'il s'est mis à protester.

L'ART. — Et pourquoi? parce qu'on l'a muselé?

UN JOURNALISTE. — Et il a raison, mon cher confrère! et je trouve que la presse doit d'autant plus partager l'opinion de ce brave toutou, que nous sommes menacés de subir son triste sort.

LA MODE. — Laissez-les faire, mes amis! Dans la meilleure des muselières il y a toujours une lacune assez grande pour laisser passer le bout du nez...

L'ART. — Et pour permettre de donner au bon moment un bon coup de crocs dans un morceau tentant.

LA MODE. — Et vous, Madame, qui avez l'air si navrée!

LA DAME. — Une pauvre victime des ineptes tracasseries de la C^{ie} des Omnibus. Ayant eu l'imprudence de monter dans un omnibus chauffé, à moitié asphyxiée, portée chez un pharmacien, je me suis vu refuser ma correspondance sous prétexte que je m'étais éloignée du bureau pour faire une course!

UN MONSIEUR (qui n'a encore rien dit). — La Compagnie a raison, Madame, pourquoi quittez-vous le bureau?

LA DAME. — Puisque j'étais évanouie...

LE MONSIEUR. — Il fallait vous faire porter dans l'omnibus correspondant... qui sait? Ce n'était peut-être pas le même charbon; vous seriez revenue à vous!... La loâ est la loâ, je ne connais que ça!





L'ART. — Vous êtes magistrat?

LE MONSIEUR.

— A peu près! Je suis le... cou-
peur... de la ma-
gistrature, Dei-
bler, esq. vic-
time des pro-
priétaires.

LA MODE. —
Ciel! un va-
gabond ici!

DEIBLER. —
Hélas! Ma-
dame! Mais qu'on
me loge donc à la
Roquette, ça me
raccourcira...

L'ART. — Vous
voulez rire, cher
Monsieur, vous

raccourcir, vous! Mais ce serait le monde renversé!

DEIBLER. — Je ne demande pas une faveur...

UN AUTRE MONSIEUR (très bien mis et très triste). — Vous avez raison, Monsieur! Encore comprend-on qu'on vous refuse une faveur! Mais qu'on vous nie l'exercice d'un droit...

LA MODE. — Vous avez été lésé dans vos droits, monsieur?

LE MONSIEUR. — Oui, Madame, la plus grande victime de cette année néfaste: on m'a supprimé mes billets de faveur dans les théâtres!

L'ART. — Vous êtes journaliste, Monsieur?

LE MONSIEUR. — Non!

L'ART. — Député, sénateur peut-être?

LE MONSIEUR. — Non.

L'ART. — Ah! ancien ministre, probablement?

LE MONSIEUR. — Non plus!

L'ART. — Ami du directeur, d'un auteur, d'un machiniste, d'une ouvreuse?

LE MONSIEUR. — Pas davantage.

L'ART. — Alors qu'est-ce que vous réclamez?

LE MONSIEUR. — Mon droit! Voilà vingt ans, Monsieur, que j'entrais au théâtre à l'œil! Est-ce à cause de cela que je suis classé dans le « Tout Paris » ou est-ce parce que je fais partie du « Tout Paris » que j'y suis entré la première fois? Je ne saurais vous dire! Mais depuis le jour où je me suis faufilé à l'œil dans un théâtre, je n'ai jamais payé dans aucun autre! Et c'est ce droit que les directeurs veulent m'enlever!

LA MODE. — Je me demande si ce monsieur n'a pas raison? Dans un pays comme le nôtre, où la routine est la loi supérieure, il n'y a pas de raison pour qu'on lui retire aujourd'hui un droit dont il jouissait depuis si longtemps, on n'a jamais su pourquoi.

L'ART. — Eh bien! mes chers amis, vous êtes moins ennuyés que je ne l'avais cru tout d'abord. Je ne suis pas fâché de vous avoir vus. Allez, et que 1893 vous soit plus léger!

Quant à nous, ma toute belle, il nous reste à voir défiler les actualités théâtrales de l'année. Une scène plus vaste nous est nécessaire pour les y passer en revue. Filons! Elles doivent nous y attendre.

(A suivre).

MAURICE MARAIS.



LE CHRIST AUX ALYSCAMPS

CONTE DE NOEL

Près des portes de la vieille cité d'Arles, s'ouvre une large allée de peupliers: les Alyscamps. Au fond, les ruines d'une église romane dédiée à saint Honorat; à droite et à gauche, des tombeaux de pierre et de marbre, romains, chrétiens, musulmans; c'était, de toute antiquité, le lieu de repos des guerriers illustres, des membres de grandes familles de la ville ou du pays. Là on enterrait aussi, comme dans une terre deux fois sainte, par la bénédiction du prêtre et par l'idée du sol natal, ceux des Arlésiens qui, ayant quitté leur ville pour voyager ou s'établir dans la vallée du Rhône, étaient jetés dans le fleuve, par une coutume pieuse, après leur mort; dans le remous que les eaux forment au-dessous des murs de la ville, les corps un instant s'arrêtaient, et des guetteurs s'empressaient de tirer à eux les cercueils; on les portait en grande pompe dans ce beau lieu de repos, et toute la ville célébrait le retour à la terre natale des enfants perdus pour elle. Touchante tradition, qui créait ainsi un lien, avec leurs proches et leurs amis, par delà la mort, à ceux que la vie avait exilés!

Une jolie légende se rattache aux Alyscamps: Le Christ, croit-on, y vient célébrer la messe, pendant la nuit de Noël, pour tous ces proscrits, nobles ou gens du peuple, anonymes souvent, dont nul n'a pris soin ni ne se souvient, et sur qui peut-être, à l'heure suprême, aucun chrétien n'a prié. Dieu lui-même a voulu bénir les âmes de ces Arlésiens, ramener les coupables, pardonner même aux infidèles et aux hérétiques, en souvenir de cette nuit d'Orient, tiède et étoilée, où sa présence avait racheté le monde. Le saint sacrifice s'accomplit dans les ruines de l'église Saint-Honorat, et sans qu'il soit perceptible pour d'autres que pour les âmes des trépassés. Seule, une jeune

filles, il y a de cela bien longtemps, a assisté à cette mystérieuse cérémonie, et elle y a laissé la vie.

..

Thérèse, dans l'éclat de ses seize ans, passait pour la perle d'Arles, où pourtant ne manquent pas les filles jolies et sages. Mais aucune, de par la ville, n'égalait la finesse et la régularité de ses traits, l'élégance de sa démarche, sa grâce pudique, sa piété tranquille et sûre d'elle. Tous les Arlésiens en parlaient avec orgueil, et aux voyageurs, qu'ils vinssent de Nîmes ou de Marseille, on disait:

— Faites en sorte d'apercevoir la belle Thérèse, au sortir de la messe, et ensuite vous pourrez parler de nos filles, dans vos provinces.

Or, cette nuit de Noël, Thérèse venait d'entendre la messe à l'église de Saint-Trophyme, et elle sortait au milieu de ses compagnes, après s'être signée avec l'eau bénite; elle semblait si jolie, si douce et si modeste, que les grands saints de pierre, debout aux côtés du portail, ne purent retenir leur admiration; et pendant que la foule achevait de s'écouler, saint Geniès dit à saint Barnabé:

— Que cette jeune fille est parfaite! elle porte en elle toutes les grâces et toutes les vertus!

— Arles est fière d'elle, à juste titre, répondit saint Barnabé.

— Je lui accorde avec plaisir tout ce qu'elle me demande, dit saint Trophyme, mais elle ose si peu demander, et ses demandes sont si innocentes, toujours pour le bien du prochain!

— Je voudrais, reprit saint Geniès, je voudrais faire quelque

chose pour elle qui la distinguât à jamais aux yeux de tous, qui lui donnât sur la terre la joie intime permanente et infrangible, comme une parcelle de la divinité ou des félicités du Paradis !

— Mais, j'y songe, dit à son tour saint Honorat, puisque nous nous rendons cette nuit aux Alysamps, pour entendre la messe dite par Notre-Seigneur lui-même, pourquoi ne l'emmènerions-nous pas ? La vue de Dieu, réservée aux seuls élus du ciel, n'est-elle pas le souverain bonheur, et son souvenir ne doit-il pas dominer une vie tout entière ?

Tous les grands saints de pierre se rangèrent à cet avis, et c'est ainsi que, peu de temps après, Thérèse s'étant doucement endormie sous ses courtines blanches, son âme fut prise par saint Honorat, et emmenée, tout inconsciente et étourdie par l'anéantissement du sommeil, sous les hautes futaies des Alysamps.

Il faisait bien sombre dans la longue allée ; mais, dès l'entrée, Thérèse sentit qu'elle était entourée d'âmes venues comme elle, à cette solennité de la Nativité ; c'étaient, à n'en pas douter, les ombres des Arlésiens ensevelis là depuis tant de siècles, peut-être même celles des païens admis à la contemplation de Jésus ; elles sortaient de leur muraille de pierre, toutes joyeuses de cette échappée, mais recueillies néanmoins comme il convient à l'auguste présence du Dieu qui descendait prier pour elles et parmi elles.

On n'attendait, sans doute, que la présence des saints révé-
rés du pays d'Arles, car à peine eurent-ils pris place, avec Thérèse, au milieu de cette foule invisible, qu'une musique ravissante : voix d'anges, harpes de séraphins, chœurs des béatitudes célestes, suaves accords et doux murmures, sembla entourer la vieille église d'effluves harmonieuses. Puis, tout à coup, une grande clarté se fit sur l'autel à demi-ruiné, et Thérèse, frémissante, aperçut distinctement le Christ, le Christ lui-même, vêtu de blanc, avec une auréole autour du front, et des rayons lumineux sortant des saintes plaies, qui montait lentement les marches, semblant les effleurer à peine, et commençait le divin sacrifice. Une légère brise apportait parfois une odeur d'encens et d'ambrosie, et on voyait se mouvoir les blanches théories des anges desservant l'officiant, tandis que le grand Christ, tout pâle et majestueux, dans une raideur hiératique, tournait les pages du missel, ou élevait le calice vers les voûtes du sanctuaire.

Haletante, éperdue, Thérèse regardait de tout son être ; la

contemplation de Dieu lui semblait la félicité suprême ; elle sentait que là serait le bonheur, le bonheur de sa vie et de l'au-delà, dans la vision de cette face si imposante, mais que dominait le sentiment de la miséricorde et de la bonté.

Puis, quand le Christ saisit le Saint-Sacrement, pour donner la bénédiction divine, pardonnant aux coupables, rachetant les péchés, les défaillances ou les blasphèmes, ouvrant les portes du Paradis à ceux que le Purgatoire retenait depuis des siècles peut-être, et qui attendaient là leur rémission ; lorsqu'à l'impression de terreur et d'angoisse qui dominait cette multitude, succéda la reconnaissance et l'allégresse, Thérèse, affolée par l'intensité de ce bonheur interdit aux vivants, sentit se briser en elle le frêle lien qui l'attachait aux choses terrestres, et il lui parut qu'elle ne pourrait plus vivre désormais dans ce qui ne serait pas cette félicité suprême.

Saint Geniès s'aperçut le premier de l'extase de Thérèse ; doucement il dit à saint Trophyme :

— Croyez-vous, bon père, que nous ayons sagement agi, en amenant ici une âme aussi tendre et impressionnable ? Qu'avons-nous fait ? N'aurons-nous pas livré au démon, par l'orgueil, cette jeune fille simple et pure que Dieu se réservait ?

— Les desseins de Dieu sont insondables, répondit sentencieusement le grand saint Trophyme. Si le Christ s'est réservé cette âme, il saura la préserver du péché.

— Puissions-nous ne pas nous repentir de cette imprudence ! répliqua saint Geniès.

Et, regagnant en hâte leur froid portail, les saints rendirent l'esprit encore tout troublé à son enveloppe charnelle, laissant à Dieu, qui sait et qui voit, le soin de diriger cette jeune âme pour son plus grand bien.

Le lendemain, à son réveil, Thérèse n'osa parler autour d'elle de ce qu'on aurait traité de rêve et d'hallucination. Mais, à l'office de Noël, elle alla se prosterner devant l'autel de saint Trophyme, et se consacra au service de Dieu, dans un ordre où le silence est la règle sévère. Là elle vécut peu de temps, dit la légende, et dans une sorte de contemplation intérieure, comme consumée par un feu mystérieux ; elle mourut du souvenir de cette inoubliable nuit, où elle avait vu le Christ, le Christ lui-même, élever le calice et bénir les âmes pénitentes de ces vieux Arlésiens restés fidèles à leur foi et à leur patrie.

Gaston CERFBERR.

A TRAVERS LES THÉÂTRES

AU GYMNASÉ, *Charles Demailly*. — La pièce que MM. Paul Alexis et Oscar Méténier ont tirée du célèbre roman des Goncourt s'ouvre par une brillante soirée de journalistes et de demi-mondaines, chez une demoiselle de marque : la Crécy. C'est là que notre héros, Charles Demailly, rencontre la délicieuse artiste du Gymnase (comme cela se trouve !) qu'il est allé voir vingt-et-une fois — est-ce ça de l'amour ! — dans sa dernière création. Charmante, cette première entrevue qui décide du sort de notre homme de lettres : il épousera Marthe — pour son malheur.

Quand la toile se relève sur le second acte, ils sont mariés depuis six semaines, et aucun sérieux nuage ne semble devoir troubler la pureté de leur lune de miel. Demailly a écrit une pièce que sa femme trouve admirable et dont elle réclame l'honneur de créer le principal rôle.

Comment, au tableau suivant, la jeune femme qui nous avait d'abord paru un peu coquette (au point de cacher un miroir sous les coussins de sa chaise longue) se révèle-t-elle brusquement à nous comme une simple grue : demandant s'il y a des montagnes dans la Beauce ; faisant de *l'Homme aux trois culottes*, de Paul de Kock, son livre de chevet ; se vantant de connaître son histoire de France sur le bout du doigt parce qu'elle a lu tout Alexandre Dumas, et — ceci est plus grave — rendant à son mari le rôle de sa pièce, qu'elle déclare maintenant injouable parce qu'il n'a pas voulu suivre le conseil qu'elle lui donnait de prendre un collaborateur. Bref, Charles Demailly, que Marthe traite de « sale caractère », a non seulement « une petite chérie carrément bête », mais une femme qui n'a pas de cœur — après tout, le cœur n'est pas d'un usage si journalier — et ce qu'il y a de plus triste, c'est que sa tête en souffre... Le docteur Lodesky

(un amusant type de médecin de théâtre) ne le regarde pourtant pas comme très malade. Il manque de sang, tout au plus, mais du sang, tout le monde s'en passe.

Si Demailly manque de sang, sa femme, passez-moi le mauvais calembour, manque de sens moral. Sous prétexte qu'une camarade de théâtre est capable de se tailler un succès dans le rôle qu'elle a refusé, et que, d'ailleurs, elle pourrait jouer, si cela lui convenait, Marthe commet cette infamie de livrer à Nachette, qu'elle sait dévoré par une basse jalousie, les lettres que lui adressait Demailly, alors qu'elle jouait à Bruxelles, et dans lesquelles il accommodait à sa façon ses meilleurs amis. — « Que resterait-il de cette belle amitié, si on publiait ça avant la première ! » a dit Nachette, emportant les lettres.

L'acte suivant nous introduit dans la salle de rédaction du *Scandale*, « le journal le mieux renseigné et le plus sincère de Paris ». La « copie » de Demailly est arrivée un peu tard ; Nachette en a profité pour glisser — juste à la place qu'eût occupée l'article de son brillant collaborateur — les lettres, les fameuses lettres volées à sa femme. Le fait de cette publication est une mauvaise action, dit le rédacteur en chef du *Scandale*, mais ce n'est pas mauvais pour le journal. — Dans notre monde, pense cet honnête personnage, on n'est impitoyable que pour les vilaines choses... mal faites. Les lettres ont donc paru, suivies de l'annonce du renvoi immédiat de Nachette.

Demailly est venu au journal désespéré et furieux. Sa femme l'y a suivi, demandant pardon... Et comme celui-ci la traite de misérable. — « C'est comme ça que tu le prends ! s'écrie l'horrible créature. J'étais donc bien bête de m'humilier... Je ne t'avais pas encore vu pleurer : tu es drôle... Eh bien ! veux-tu



Modèles de M^{me} RHINN, 20, rue de Berlin.



Robe de tulle noir. Garniture de galons d'or avec cabochons de tulle qu'oises. Volant surmonté d'une ruche au bas de la jupe.

que je te dise : Je ne t'ai jamais aimé; j'ai voulu ton nom, je vais le porter à Nachette ». Demailly, exaspéré, l'empoigne alors et l'emporte; la fenêtre est ouverte, et il va l'y précipiter... Mais il sent un corps mort dans ses bras : Marthe s'est évanouie devant le regard de son mari. Elle est sauvée. Demailly la laisse rouler à terre; elle se relève pour l'insulter encore et gagner la rue. Notre pauvre héros demeure hébété, guetté par le ramollissement.

Le dernier acte, mis en scène avec autant d'exactitude que de goût, nous représente — la chose est au moins originale au Gymnase — un café-concert des Champs-Élysées, où triomphe tous les soirs dans des chansons à la Naya, où elle montre sa jambe au refrain, la célèbre Poudre-de-riz : c'est Marthe, la triste maîtresse de Nachette, qui, lâchée par le journalisme, exploite désormais la divette. Poudre-de-riz a un superbe public : tous les gommeux et toutes les gommeuses que nous avons vus au premier acte en soirée chez la Crécy. C'est alors qu'apparaît, au bras de son vieil ami Chavannes, qui l'a fait dîner aux Ambassadeurs, Charles Demailly relevant tout juste de la maladie cérébrale qui a failli l'emporter. Il peut à peine rassembler ses idées et trouver les mots pour les exprimer : il est encore bien à bas. Aussi quand il reconnaîtra la voix — la voix perfide — de sa femme évolutionnant sur le tremplin, tombera-t-il, expirant dans une suprême crise.

Cette analyse me dispense d'un jugement; elle a suffi, je

pense, à vous faire toucher du doigt les défauts et aussi les qualités de *Charles Demailly*. Il n'y a guère d'agitation dramatique qu'aux approches du dénouement, et ce dénouement est navrant. Sans pouvoir se défendre de l'impression douloureusement pénible qu'il lui laissait, le public a rendu justice à l'interprétation de la pièce, qui est de tout premier ordre. Jamais M. Raphaël Duflos ne nous a semblé plus beau comédien; jamais il ne nous a plus profondément émus par la sincérité de son jeu. Les ovations qu'on a faites à M. Duflos, M^{me} Sisos a mérité de les partager. Elle a composé avec beaucoup d'art le rôle de l'actrice de genre — la seule ingénue de Paris qui n'ait point un fils en rhétorique — devenant une vile cabotine, en même temps qu'une femme méchante par plaisir. M^{me} Sisos a fait là une rentrée triomphale.

Nous devons aussi vivement complimenter M. Colombey qui, à force de talent, a réussi à faire admettre le rôle de Nachette, le « vilain singe » envieux et jaloux de tout ce qui réussit, et dont il n'y a, j'aime à le croire, aucun spécimen parmi nous — pauvres journalistes si malmenés par les auteurs. Je veux enfin noter la très amusante silhouette de médecin de théâtre dessinée par M. Numès, et la joyeuse caricature du jeune brésilien Bibi (rôle muet) que nous a donnée M. Hirsch. La Crécy, c'est la charmante Demarsy. Ninette, c'est une nouvelle venue, M^{lle} Alker, qui a la beauté voulue pour venir renforcer la troupe féminine du Gymnase. C'est dire qu'il n'y a nul reproche à adresser au directeur de ce théâtre : il a tout mis en œuvre pour faire de *Charles Demailly* un très honorable succès.

EDMOND STOULLIG.



Robe de bal, genre 1830, en satin aurore; garniture de velours mandarine en torsade autour du décolleté; corsage à gros plis ouverts; broderie sur la robe formant des branches d'orchidées avec de gros nœuds de velours figurant les fleurs.

L'ART ET LA MODE.

L'ART ET LA MODE, par une convention avec la Compagnie générale Transatlantique, est mis chaque semaine à bord de tous les bateaux de la Compagnie.

ARBITRAGE

Nous avons entendu discuter l'éternelle question des cadeaux de nouvel an; l'arbitre du goût s'est prononcé en faveur des écrins de parfums exquis

et puissants que vient de créer Victor Vaissier, l'élégant parfumeur de la place de l'Opéra

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Le Parlement, qui prend des vacances qu'il a certes bien méritées!! — va pouvoir enfin se remettre de tant d'émotions. Rarément, il est douloureux d'avoir à le déclarer, une législature a fait pendant deux mois une besogne aussi triste et aussi peu commandée par les vrais intérêts du pays.

En octobre dernier, on n'osait pas espérer que le budget de 1893 serait voté en temps utile; on supposait toutefois que la chambre aurait abordé, sinon examiné entièrement la loi des finances; on sait qu'elle s'est occupée de toute autre façon.

Avec les scandales que l'on sait, voilà tout ce qui restera de cette session qui, plus qu'aucune autre aura été vraiment digne d'être appelée session extraordinaire. La Bourse n'a pas été non plus indemne dans les derniers jours de l'année écoulée que pendant le dernier mois, et c'est en faiblesse, nous le craignons fort, que 1893 menace de s'ouvrir.

Nous laissons nos rentes aux prix suivants:

Le 3 0/0 cote 97 25; l'amortissable, 98; le 4 1/2 0/0, 104 80.

Les fonds internationaux restent calmes.

Les fonds égyptiens sont fermes.

Le 6 0/0 cote 498.75.

Les fonds austro-hongrois sont calmes.

Le Hongrois vaut 97.

La Rente italienne est offerte à 93.05.

Le 3 0/0 Portugais est à 22 11/16.

Les emprunts russes sont fermes.

Le Consolidé vaut 97.65; le Nouveau reste à 79.95; l'Orient à 65.80.

Une dépêche de Saint-Petersbourg nous apprend que le gou-

vernement compte sur un accroissement annuel de recettes de 21 millions de roubles, du fait de l'augmentation des droits sur la bière, le pétrole, le tabac et les allumettes; les impôts indirects donneraient donc dorénavant 348 millions de roubles en chiffre rond.

Le Turc vaut 21 65.

Les établissements de crédit ont un marché calme.

La Banque de France vaut 3.880.

La Banque de Paris reste à 665, la Banque d'Escompte à 160.

Le Crédit foncier reste à 1.007.

Le Crédit Lyonnais se tient à 763.

La Société générale vaut 470; la Banque ottomane reste à 585 12, le Crédit mobilier est plus lourd à 132.

Les valeurs industrielles sont calmes.

Le Suez cote 2,650.

Le Panama 20.

Le Gaz 1,426.

La Transatlantique 495.

Les Chemins de fer sont fermes:

Le Nord vaut 1,905, le Lyon 1,510, l'Orléans 1,590, le Midi 1,340.

Les lignes étrangères restent calmes.

Les Autrichiens cotent 636, les Lombards 206, le Saragosse 177, le Nord d'Espagne 145.

Sur le marché en Banque, les transactions sont calmes. Les cours restent fermes.

Le Rio vaut 407 50.

BONCONSEIL.

ALCOOL
de
MENTHE

RICQLÈS

Eau de toilette et dentifrice exquis. Exiger le nom de RICQLÈS.

Recommandé contre les
moindres malaises. Sou-
verain contre RHUMES, RE-
FROIDISSEMENTS, GRIPPES.

EAU D'HOUBIGANT la plus appréciée POUR LA TOILETTE

HOUBIGANT, parf., 19, faub. St-Honoré.

Au sommet de la Butte Montmartre, 3, rue Saint-Eleuthère près les bassins de la Ville de Paris, se trouvent les Panoramas et Dioramas de Terre-Sainte, représentant: l'un la Jérusalem Antique, les autres la Vallée de Josaphat telle qu'elle est aujourd'hui, le Tombeau du Christ (grandeur naturelle).

Le public a su apprécier ce chef-d'œuvre: la puissance d'exécution, l'harmonie de l'ensemble, l'exactitude des détails archéologiques et topographiques en font certainement les plus beaux de tous les Panoramas et Dioramas.

Instruire par les yeux à défaut du livre, tel est le but des organisateurs de cette belle œuvre qui s'adresse à toutes les classes de la Société.

La *Neige Georgine* se trouve 10, rue Laffitte; c'est un blanc végétal adhérent intimement à la peau et ne laissant aucune trace. Cette neige est absolument inoffensive.

Pour maigrir porter la ceinture **ISMAEL** à base de plantes aromatiques; elle supprime, en peu de temps, tout excès d'embonpoint. — **M^{me} ISMAEL**, 8, boulevard Montmartre, Paris.

La mode, en ses caprices tziganes, a décidé depuis quelques années, que le style chinois ou japonais règnerait en maître dans l'ameublement et la décoration de certaines pièces de l'hôtel ou de l'appartement. Les boudoirs, les petits salons, les serres, les salles de billard, les fumoirs surtout, doivent présenter un caractère exotique.

Pour expliquer cet engouement, il suffit de faire une visite à la maison Perret et fils et Vibert, 33, rue du Quatre-Septembre, où se trouvent réunis les modèles les plus authentiques et les croquis les plus séduisants. Cette importante Maison a fait sa réputation en sortant absolument de la banalité et en ne donnant que de l'inédit d'un suprême goût. C'est elle qui a su réaliser le rêve de plus d'une de nos grandes élégantes de l'aristocratie parisienne et cosmopolite. Par discrétion, nous ne citerons aucune des installations ravissantes qu'elle a exécutées à forfait pour la plupart des hôtels princiers qui passent, à juste titre, pour des merveilles artistiques. — Tout Paris les connaît.

Ajoutons qu'une très curieuse série de petits bronzes, d'émaux anciens, de potiches uniques et de petits meubles, est en ce moment exposée dans ses magasins et que, dans ce musée de pièces rares, on peut dès aujourd'hui puiser pour les cadeaux du nouvel an.

MAISONS RECOMMANDÉES

ESS-ORIZA
AUX

VIOLETTES du CZAR

pour le Mouchoir.

Parfumerie-Oriza, L. LEGRAND, 11, pl. de la Madeleine.

ORIZA-POWDER

POUDRE de RIZ Incomparable.

Parfumerie-Oriza, L. LEGRAND, 11, Place de la Madeleine.

M^{me} PELLETIER-VIDAL, 19, rue de la Paix.

Spécialité
de
pour fonds de jupe. —

RUBANS, ALPAGAS & SATINETTES
POLONAISES toutes nuances.
PHILIPPE, 23, rue Saint-Augustin.

LENTHERIC

Parfumerie des Orchidées, Conseils
de beauté, 245, rue Saint-Honoré.

VOILETTES

CRÉATION NOUVELLE

Tuiles et Dent^{es} pailletées

BIJOUTERIE POUR MODES

A l'Opéra-Bijou

BIJOUTERIE

Pour Théâtre

Bals et Soirées

LOCATION DE DOMINOS

Alcool de Menthe de Ricqlès, 41, rue Richer.

Le Directeur-Gérant: C. CHANTEL.

Conditions d'Abonnement à "l'Art et la Mode"

Avec Gravure coloriée :				Sans Gravure coloriée :			
	Paris	Départ.	Étranger		Paris	Départ.	Étranger
UN AN.....	60 fr.	65 fr.	72 fr.	UN AN.....	50 fr.	55 fr.	62 fr.
SIX MOIS...	32 »	34 50	38 »	SIX MOIS...	26 »	28 50	32 »
TROIS MOIS.	17 »	18 25	20 »	TROIS MOIS	14 »	15 25	17 »

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

AVIS IMPORTANT

Pour chaque *changement d'adresse*, prière aux abonnés d'envoyer la dernière bande du journal, et d'y joindre la somme de 1 franc par mois si l'abonné se rend de Paris à l'étranger, ou 50 centimes par mois s'il se rend de Paris en province ou de province à l'étranger.



Par PAUL HUGONNET

Il est jeune, actif, chercheur, fureteur et bon disant. On les lira avec un plaisir extrême ces notes vives et légères, écrites d'une plume alerte, experte et savante, sur la Musique et la Pantomime, qui tiennent une si grande place dans nos plaisirs fin-de-siècle.

Auteur de pantomimes applaudies, et secrétaire du Cercle Funambulesque, Paul Hugonnet avait plus de compétence que personne pour étudier le rôle de la Musique dans la Pantomime, et nous expliquer les conditions d'existence de ces deux charmantes sœurs, qui, pour n'être pas jumelles, n'en sont pas moins unies.

On n'analyse pas ces choses très fines, qui ne sont elles-mêmes que des analyses, on les lit — et c'est facile à lire un livre d'Hugonnet!

Les feuillets tournent d'eux-mêmes sous les doigts. — On a fini avant de commencer.

Louis ÉNAULT.

Piolet NOUVEAU PARFUM!
Meiza de Perse
Savon, Extrait
Eau de Toilette
Poudre de Riz, Lotion.
PARIS
29, Boul. des Italiens.

Jeanne TATY, MODES, 3, rue de la Paix

Annonces de MM. les Officiers Ministériels.

MAISON **MIROMESNIL, 30** Rev. br. 76,072 f.
rue de M. à p. 900,000 f.
A Adj. s. 1 ench. ch. des not. de Paris, 24 janv. 93
S'adr. à M^e G. ROBIN, notaire, boul. Sébastopol, 62.

MAISON **JOUBERT, 33** et de PROVENCE, 94,
rues C^e 846 m. 17. Revenu net: 40,197 fr. Mise à prix: 480,000 francs.
A Adj. s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 24 janv. 93.
S'adr. à M^e COTTIN, notaire, rue Royale, 6.

MAISON **Rev. brut: 35,430 fr. M. à p: 500,000 f.**
A Adj. sur 1 ench. ch. des not. de Paris, le 24 janv. 1893
S'adr. à M^e C. TOLLU, notaire, rue de Grenelle, 9.

MAISON **ROSSINI, 22** Revenu brut 18,600 fr.
rue Mise à prix 200,000 fr.
A Adj. s. 1 ench. ch. des not. de Paris le 25 janv. 1893
S'adr. à M^e DUPLAN, not. rue des Pyramides, 11.

HOTEL à Paris. 23, rue Ballu (lib. de loc.).
Mise à prix: 230,000 francs.
A adj. s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 24 janv. 93.
S'adr. à M^e Suvrault, notaire, 5, rue de Cléry.

Les Annonces de MM. les Officiers Ministériels sont reçues à Paris chez MM. Cohade et Cliquet, 20, rue de la Banque.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Abonnements sur tout le Réseau

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles (en 1^{re}, 2^e et 3^e classe), pour 3 mois, 6 mois ou un an.

Ces cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit.

Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

Il est facultatif de régler le prix de l'abonnement de six mois ou d'un an, soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

Ces abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

EXCURSION DE PARIS

AU

Littoral de la Méditerranée et en Italie

du 9 au 25 Janvier 1892

Permettant de visiter: Lyon, Avignon, Nîmes, Arles, Marseille
Toulon, Cannes, Nice, Monte-Carlo, Menton, Gênes, Turin.

D'accord avec la Compagnie P.-L.-M., l'agence Duchemin fait émettre du 23 Décembre 1892 au 5 Janvier 1893 inclusivement des billets d'excursion combinés donnant droit:

- 1^{er} aux billets de chemins de fer en France et en Italie;
- 2^e au logement et aux repas dans les hôtels;
- 3^e aux bateaux, voitures et omnibus pour les excursions indiquées au programme;
- 4^e aux soins des Guides-conducteurs de l'agence Duchemin.

Prix de l'excursion complète: 1^{re} cl. 441 fr. 10 - 2^e cl. 393 fr. 90

Franchise de 30 kilog. de bagages sur tout le parcours excepté en Italie.

Le nombre des places est limité.
Les billets (coupons de chemin de fer, de voiture, d'hôtel, etc...) sont délivrés dans les bureaux de l'agence Duchemin, 20, rue de Grammont.

On peut se procurer des renseignements et des prospectus détaillés: à la gare de Paris P.-L.-M. et dans les bureaux succursales de la Compagnie: rue St-Lazare, 88; rue des Petites-Ecuries, 11; rue de Rambuteau, 6; rue du Louvre, 44; rue de Rennes, 45; rue St-Martin, 252; place de la République, 8; rue Ste-Anne, 6 et rue Molière, 7; rue Étienne-Marcel, 18, au bureau général des billets de chemins de fer de l'Hôtel Terminus de la gare de Paris St-Lazare (General Ticket office) et aux bureaux des Indicateurs Duchemin, rue de Grammont.

Chemin de fer du Nord

3 Novembre 1892

Services directs entre PARIS et BRUXELLES

TRAJET EN 5 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, Midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.

Départs de Bruxelles à 7 h. 13, et 8 h. 57 du matin, midi 58, 6 h. 3 et 11 h. 43 du soir.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 13 du matin.

Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 03 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.

Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 5 h. 35 du soir.

Départs d'Utrecht, à 8 h. 01 du matin, 11 h. et 6 h. 14 du soir.

Services directs entre PARIS, l'ALLEMAGNE et la RUSSIE

Cinq express sur COLOGNE, trajet en 9 h. 1/2.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 h. du soir.

Départs de Cologne à 8 h. 30 du matin, 1 h. 15 et 11 du soir.

Quatre express sur BERLIN, trajet en 10 heures

Départs de Paris, 8 h. 20 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 h. du soir.

Départs de Berlin à 1 h. 05, 9 h. 48 et 11 h. du soir.

Trois express sur FRANCFORT-sur-MEIN

Trajet en 14 heures.

Départs de Paris à midi 40, 9 h. 25 et 11 h. du soir.

Départs de Francfort à 8 h. 5 du matin, 5 h. 24 et 10 h. 45 du soir.

Un express sur St-PÉTERSBOURG trajet en 60 h.

Départ de Paris à 9 h. 25 ou 11 h. du soir.

Départ de St-Petersbourg à 9 h. du soir.

Un express sur MOSCOU, trajet en 80 heures.

Départ de Paris à 9 h. 25 ou 11 h. du soir.

Départ de Moscou à 6 h. 30 du soir.

LA PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les **DUVETS DISGRACIEUX** (Barbe, Moustache, etc.), sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate, et sans de SUCCES, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de l'Inventeur de plusieurs Familles régnantes, des Milliers d'Attestations et l'approbation de hautes Notoriétés du Corps Médical, garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte, pour le menton et les joues; 1/2 boîte: 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F^m m^m.) Le **PILIVORE** fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une **blancheur éblouissante**. **DUSSEY, Inventeur, Rue Jean-Jacques-Rousseau, n° 1, PARIS, ET PRINCIPAUX COIFFEURS.**

PARIS. — IMP. CH. MARÉCHAL ET J. MONTORIER (J. MONTORIER S^r), 16, PASSAGE DES PETITES-ÉCURIES.

Ayuntamiento de Madrid